

*

Que Patrick Besson sait être méchant, ils sont nombreux à l'avoir senti passer. Une récente fois, ce fut pour trouver que c'est épouvantable d'entendre parler madame Joly, d'origine norvégienne. Là, je le contredirais. Ceux qui parlent le français avec un accent, et même un fort accent étranger, je trouve cela pittoresque et plaisant. C'est enrubanner notre langue en lui prêtant un trente et un qui en renouvelle les vocalises afin de l'emmener en balade vers des horizons qui lui déroulent une manière de tapis rouge.

La poésie est pour, elle dont les voyelles reçoivent en cadeau un supplément de couleur.

*

Entendu à la radio un fana de Duras nous affirmer qu'elle « est revenue plusieurs fois du seuil de la mort ».

– Intacte, hélas !

*

Ma plume éprouve la nécessité de plus en plus de pauses. Recensons. Un, il en va de mon

énergie comme de la croissance économique, on a vu mieux, et de loin; deux, le spleen continue de me couvrir, enfin, façon de parler, sa technique tient toujours du croche-pied au bord de l'à-pic; trois, la matière se raréfie si je ne veux pas me répéter : j'ai déjà tout dit depuis vingt-cinq années, sur la société, la gauche, les crapules du haut en bas, l'école, l'art contemporain, les m'as-tu-vu, et moi là au milieu, sinistre en diable, le mea culpa en béton.

Durer ne va pas de soi.

*

Pourquoi ne parlez-vous pas de Perros? m'écrit un lecteur. Au lieu de la négation, il aurait dû nuancer. Il m'est arrivé de l'évoquer, certes un peu vite. C'est que ses *Papiers collés*, lus lors de leur parution en poche, je n'y suis jamais retourné. Sans doute fut-ce pour me garder de toute influence, à cette précision près : son écriture, elle, ne risquait pas de m'influencer, elle ne m'est pas proche, elle m'avait même, pour tout dire, défrisé, avec cette accumulation de phrases nominales, ce qui allait être, de la modernité, le chic. Le gros de mes impressions, je pourrais le résumer comme suit : sa plume est un flingue à répétition, des rafales sortent

intelligence, lucidité, désenchantement. La vie devient cette comédie farce, percée à jour ; et Perros, l'homme refait, qui semble toujours parer au plus pressé.

*

En apprendre toujours de belles, ça ne s'use pas, et pour cause : le bon sens ne suit plus, la population augmente trop vite. Je lisais l'autre jour ceci : on demande à Souchon comment cela lui est venu, ce parler enfantin de ses premières chansons à succès. Tout le monde est cramponné ?

– J'ai trouvé une combine, quoi, comme Céline pour écrire comme il a écrit.

Il y en a qui sont morts à temps, Céline donc, et Flaubert : aujourd'hui, mais il aurait de l'épilepsie d'un bout de l'année à l'autre !

*

Je me suis amusé avec les chiffres, pour changer. J'ai feuilleté *Autres directions* afin d'établir le nombre de mes comptes rendus de lecture qui, d'après mon souvenir, me semblait à la hausse. Résultat : cinquante-trois.

Comme, en tapant mes nouveaux *Carnets* 2009-2011, j'ai eu l'impression que ça grimpeait

encore, je viens de vérifier. Résultat : soixante et onze.

Là-dessus, soufflons le chaud et le froid. Le satisfecit, c'est que ma curiosité a réintégré ses pénates : dans le total de ces comptes rendus, il y a beaucoup plus de lectures que de relectures ; d'un autre côté, je lâcherais bien mes doutes aux basques de ce satisfecit : est-ce que parler de littérature, ça en est ?

– Joker !

*

Quand le spleen vous possède, toute annonce d'un décès vaut provocation ; et ça part tout seul :

– La chance !

(*Le lendemain*) Holà, fanfaron de derrière les fagots, il te reste à y passer... Suffit que la traquette traîne par là, et elle te volera la vedette !

*

On voit de tout en littérature ; ainsi un Charles Juliet, cet employé aux écritures, qui juge de haut Rilke, trouvant que « nombre de ses poèmes ne sont que des poésies ». J'ai relevé cela en relisant hier soir quelques pages de son *Journal*,

sans que mes paupières suivent bien longtemps.
Il réécrit le par cœur.

*

Quand certains vous sortent, avant une élection présidentielle, ce refrain bien répertorié :
– Oh! que ce soit l’un ou l’autre, ça ne changera pas grand-chose, hein...

Vous pouvez parier qu’ils travestissent, que ce sont là des gens aux opinions politiques bien tranchées mais qui n’ont pas leur pareil pour que vous ne les perciez pas à jour. Ce qu’on gagne et pour qui on vote, c’est un jardin – secret – qui, lui, a *perdu de son éclat*.

*

Copiant le poète se tournant vers les objets inanimés, interrogeons-nous : les écolos ont-ils une âme, ou du moins ont-ils encore une âme depuis que, rentabilisant ce qui ne va pas, ils traquent les prébendes, député, sénateur, ministre. Les honneurs se sont trouvé de nouveaux et fringants alpinistes.

Gageons que ça leur botterait, une République bio, où ce serait eux, l’engrais.

*

Ces chevaux qui avaient disparu des prés voilà un demi-siècle, je fus longtemps loin d'imaginer qu'on en reverrait, et pas qu'un peu. Revoici les prairies comme au complet, à ce détail près : en comparaison de leurs ancêtres, ces dadas-là ne sont plus à la peine. Au lieu de tracter, ils batifolent ; et si de temps en temps ils doivent supporter quelqu'un en croupe, c'est qu'ils se baladent. Reste à espérer que ne sera pas de retour leur terminus – prématuré – de jadis, quand ça bottait certains, de les boulotter.

Plutôt l'équarrissage que l'abattoir, résumerait BB.

*

Que ce qui fut puisse à nouveau être, la vie est contre.

Vient l'écrivain, à charge d'être pour.

*

Le *Journal* de Katherine Mansfield, nous pourrions le sous-titrer comme suit : quand l'art porte haut la douleur d'exister, elle devient contagieuse. Voilà donc un livre à déconseiller au ravi de la crèche, sauf s'il est votre ennemi.